

14. Oct. 1969

LE THEATRE

« VINCENT OU L'AMIE
DES PERSONNALITES »

de Robert MUSIL

Une soirée de têtes

C'est un bien curieux spectacle que présente le Studio des Champs-Élysées dans le cadre de la Biennale de Paris, car avec cette pièce de Robert Musil « Vincent et l'amie des personnalités » (1) ce sont deux mondes, deux avant-garde qui se rencontrent et s'entrechoquent. Celle de demain que défend en principe cette manifestation, et celle d'hier avec cette œuvre qui fut l'avant-garde des années 20, un triomphe du dadaïsme et du surréalisme. Musil est surtout connu en France pour son œuvre romanesque et en particulier pour « Les désarrois de l'élève Torless » dont un film fut tiré il y a peu de temps et qui connut alors un grand succès.

« Vincent et l'amie des personnalités » est une violente critique de la société. Une femme, Alpha, vit dans une sorte de prison dorée, une cage pour oiseaux; coupée du monde extérieur, elle y reçoit tous ceux qui sont ses prétendants : Un musicien, un député, un professeur, un jeune étudiant, aussi ridicules les uns que les autres avec leurs principes et leur manière de vivre.

Dans cette arène, se livre un combat verbal entre une femme perdue dans ses rêves et des hommes qui n'ont à lui apporter que leur notoriété, leur situation, leur argent, en un sens tout leur petit univers bourgeois. A côté de ces personnages fallots, surgissent deux individus qui nourrissent le drame. Le premier, Monsieur Ours, riche industriel amoureux d'Alpha, qui défend ses principes et par amour d'une manière forte; le second, Vincent, personnage énigmatique, aventurier, escroc, sorte d'anarchiste, ami d'Alpha, se mettant soit au service de Monsieur Ours, moyennant finances, soit au service d'Alpha pour escroquer ces beaux messieurs. Sur la fin, Monsieur Ours ira rejoindre le clan des personnalités, et Vincent en vrai anarchiste, refusant tout bien, s'en ira. Alpha restera seule, anarchiste de salon, son destin futur n'est plus qu'un point d'interrogation.

Si l'on retrouve dans cette œuvre tous les thèmes chers au dadaïsme et au surréalisme (l'anarchisme romantique, la liberté dans l'Art rappelé ici par un petit film

projeté entre les actes avec les dessins de Picabia et de Duchamps) Musil ne semble pas moins nous dire avec un sourire parfois amusé, un regret à peine dévoilé « qu'on ne peut pas toujours rester l'enfant qu'on était et gémir que le monde devrait être différent » et nous conseille en dernier ressort : « Fais la paix avec le Monde ».

Prise en charge d'un mouvement, critique de ce mouvement, tels semblent être les deux pôles essentiels de cette œuvre fort bien défendue, il faut le dire, par Marie José Weber qui a signé la mise en scène et par tous les comédiens sans exception. Notre préférence ira bien entendu à Laurence Bourdil (Alpha); sorte de poupée mécanique qui sait donner à ses gestes et à ses intonations la justesse nécessaire et également à Henry Czarniak, jeune anarchiste et escroc charmant. Il faut dire que tout le travail, remarquable à quelques exceptions près, est grandement facilité par les décors oscillant entre le rococo et le surréalisme d'Oskar Gustin, sans oublier les costumes Emanuel Urigarro.

Où vraiment cette soirée de têtes est fort réussie et dans le vide théâtral parisien actuel c'est une réalisation que doit compter.

par intérim

Jean-Jacques OLIVIER

(1) Studio des Champs-Élysées.

14. Oct. 1969

SUR LA SCENE

● « ...L'ILLUSION DU
COMMENCEMENT »

« VINCENT ET L'AMIE DES PERSONNALITES »

de Robert Musil, au Studio des Champs-Élysées

On connaît, de Robert Musil, deux pièces de théâtre : Les Exaltés, écrite en 1921, Vincent et l'amie des personnalités, en 1923, contemporaines de la mise en chantier du grand roman laissé inachevé, auquel il travailla jusqu'au jour même de sa mort, en 1942 : L'homme sans qualités.

Marie-José Weber présente pour le compte de la Biennale de Paris, Vincent et l'amie des personnalités, au Studio des Champs-Élysées (1). Sauf erreur, c'est la première mise en scène de cette œuvre en France. C'est déjà un mérite. Il y a plus : cette tentative montre une totale compréhension du texte.

Vincent..., comme d'ailleurs Les Exaltés, tout en ayant une existence autonome, n'en présente pas moins des correspondances avec L'homme sans qualités. Comme si son théâtre avait permis à Musil de dessiner les thèmes majeurs du roman à venir.

Les personnages principaux sont les mêmes, à quelques détails près. Thomas (Les Exaltés), Vincent et Ulrich (L'homme sans qualités) ont la trentaine. Ils possèdent un moyen sûr de prendre la mesure du monde, les mathématiques. On les dit « doués ». Leur mal vient de la difficulté où ils sont de choisir parmi les possibles qui s'offrent. Il y a entre leurs rêves de jeunesse et leur ferme présent une différence trop radicale. Par dérision, ils caresseront tous les possibles tour à tour, s'en tenant aux vellétés.

En face, il y a les « personnalités », « les hommes de qualité », de sens rassis, qui ne doutent jamais : financiers, professeurs, hommes d'Etat...

L'œuvre entière de Musil est ce long dépistage « de l'illusion du commencement, que tous les

jeunes gens partagent, la force de l'aurore !... » (2).

« Notre époque a aussi ses trucs. Elle ne tolère que des sentiments brefs et de longues réflexions » (3). Les êtres qui donnent la primauté aux élans du cœur, les descendants du jeune Werther en somme, sont toujours chez Musil mouillés de pleurs et vaguement ignobles.

Ce drame de la pensée bourgeoise en décadence, incapable de fournir à ses hommes supérieurs des mobiles d'action en accord avec ses possibilités matérielles, est traité dans Vincent et l'amie des personnalités sur le ton de la comédie. La farce n'est pas loin parfois.

Oskar Gustin a réalisé le décor de la chambre de la belle Alpha en fils de métal. Les prétendants ou « personnalités », un musicien, un historien, un député, un ingénieur entrent à presque quatre pattes par un couloir grillagé. Sur le côté gauche de la scène, face au public, un trapèze pend du plafond. Sa présence est justifiée par une réplique des Exaltés : « Ah ! le merveilleux sentiment qu'a la jeune fille de se balancer sur un trapèze comme un oiseau enchanté, au-dessus du monde ! »

Laurence Bourdil, avec son corps aigu et ses coquetteries lasses, crée d'emblée une Alpha plausible. Elle prend une hypothèque sur le rôle. Il sera malaisé de l'égaliser. Vincent, « l'escroc », « l'homme sans quali-

tés », est bien servi par François Chodat. Henry Czarniak est plus à l'aise sur la fin dans la peau d'Ours, le capitaliste pris d'amour. Michel Muller, Monique Saintey, Pascal Arno, Claude Chevan, Pierre Julien et Serge Netter complètent heureusement la distribution. Guy Chabanis, Marc Lecanu et Marie-José Weber ont réalisé un film dont un extrait est passé après chaque scène. Ce film, qui n'est pas mauvais en soi, est un montage d'objets et tableaux surréalistes, de Duchamp, Magritte, Max Ernst... Sa projection n'ajoute rien à la pièce.

Ce théâtre d'idées, où l'introspection livre ses moindres recoins, où la comédie se joue et se déjoue sans cesse, où l'exaltation succède à l'atonie, où enfin se dessine la crainte de la maturité, n'est pas loin, dans certains tournants, d'évoquer Pirandello et Gombrowicz...

Le texte est magnifiquement traduit de l'allemand par Philippe Jaccottet, grâce à qui Musil est parvenu en France (4).

Jean-Pierre LEONARDINI.

(1) 15, avenue Montaigne.

(2) L'une des répliques finales de Les Exaltés.

(3) Idem.

(4) Editions du Seuil.